

“Dérouler la peinture”

« J'ai emprisonné la violence la plus absolue dans chaque centimètre carré de leur surface. » Rothko

A travers le vitrage, le soleil perce de ses rayons aigus l'osier du fauteuil, multipliant à mes pieds les traces mouvantes. Elles apprivoisent la pierre pour se fondre dans l'empreinte incertaine d'un cercle.

De temps à autre un nuage intercepte cette danse immatérielle qu'accompagne alternativement un sentiment de joie ou de tristesse, comme si fixer un seul point de lumière faisait entrevoir la dimension de l'univers.

Aveugle aux tâtonnements de l'empreinte qu'advient-il de la peinture une fois écrasées avec un bruit de varech ces grille-bulles imprégnées de couleur, traces d'un geste mille fois renouvelé ? La peinture est pour moi espace et transparence. Elle déroule sa vibration comme une partition musicale où s'égrènent points, taches, traces.

Sans commencement ni fin, le temps s'écoule. Il s'agit d'une peinture-déroulement qui doit pour partie son existence à la peinture extrême-orientale plutôt qu'aux limites formées par la surface du tableau. Dépeindre une sensation plutôt que peindre un objet. Car la sensation est sans limite contrairement à l'objet qui se détermine dans une forme. Le support filtre la couleur, la tamise. La peinture dressée occupe l'espace. Ainsi déroulée elle parle. Elle atténue l'inférieur remuement du dehors, fait violence à la violence (les fameux centimètres carré de Rothko), pactise avec l'affect, tente la lente construction d'une paix comme un tissage. La peinture requiert l'attention. Elle mobilise le corps, l'oriente, le martyrise aussi, en même temps qu'elle instaure un état d'apesantement.

Rêver, laisser venir la vision. Se souvenir (Vinci, Seurat, Malevitch, Rothko). La peinture se détourne des apparences. Son fantôme hante le visible, déjoue la représentation. La peinture mue du tableau au rouleau, du rouleau au livre. Elle murmure d'une seule et même voix.

La lumière seule peint l'instant fugitif où la vue se mue en vision.

Peindre n'est peut-être rien de plus que traverser la lumière.

Je veux une peinture comme on retient son souffle. Peindre le mouvement paisible de la lumière, sa fragile consistance marquée d'empreintes instables, arrêtées un instant dans le support précaire, tantôt buvard, tantôt filtre.

Peindre n'est peut-être qu'une manière de déposer son regard sur les choses.

Je peins l'infime sensation de la vie que contient une tache de lumière... et qui me permet de résister à l'horreur du monde.

Béatrice Casadesus, 2007
In Revue Midi n°29, 2008